

# Ce qui nous lie



3962, AVENUE HENRI-JULIEN  
MONTREAL (QUEBEC) H2W 2K2  
Canada

Téléphone 514 281-1594  
info@editionssemaphore.qc.ca  
www.editionssemaphore.qc.ca

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada de l'aide accordée à notre programme de publication ainsi que la Société de développement des entreprises culturelles du Québec.

Couverture : Marie-Josée Morin  
Mise en pages : Lise Demers  
Révision : Tania Viens  
Correction d'épreuves : Annie Hudon

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Bédard, Jacinthe, 1982-  
Ce qui nous lie  
ISBN 978-2-923107-99-8  
I. Titre.

PS8603.E424C4 2014 C843'.6 C2014-941458-7  
PS9603.E424C4 2014

ISBN Papier: 978-2-923107-99-8  
ISBN PDF: 978-2-924461-00-6  
ISBN ePUB: 978-2-924461-01-3

Dépôt légal : 4<sup>e</sup> trimestre 2014  
© Les Éditions Sémaphore et Jacinthe Bédard

Diffusion Dimedia  
539, Boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent (Qué), Canada H4N 1S2  
Tél. : 514 336-3941  
www.dimedia.com

JACINTHE BÉDARD

# Ce qui nous lie

R O M A N





Alors, au cœur même de la solitude, on est enfin liés.  
Hélène Dorion, *L'étreinte des vents*



## **Ce qui devait être dit**





On ne peut pas tout dire. Ça, par exemple, je pense bien ne te l'avoir jamais dit, mais il faut commencer quelque part alors pourquoi pas ici : j'ai écrit à mon père toute ma vie. Je garde même toutes les lettres que je continue de lui écrire, et qu'il continue de ne pas lire. Je les relis très rarement, parce qu'il me faut la force des bons jours pour supporter le défilé des petits deuils qui au fond résumant ma vie, mais je les garde. Je les garde dans la boîte de mon grand-père — tu sais, la boîte ouvragée avec les papillons? — parce que les lettres à mon père inconnu dans la boîte faite par mon grand-père que je n'ai pas connu et qui datent, la boîte, le grand-père et un peu le père aussi, d'une époque que je n'ai pas connue non plus, c'est presque trop parfait. Le mystère de mon histoire tient dans quelques centimètres cubes posés juste là, à côté de moi, et si ça n'a jamais suffi à alléger le mystère, ça a pu donner parfois l'impression que le reste, autour, était un peu plus solide. Plus avéré.

Je te cachais ça, et tu ne posais pas de questions — tu poses peu de questions pour pouvoir vraiment écouter les réponses qui comptent. Je n'ai jamais osé te le dire, mais j'aurais peut-être aimé que tu en poses un peu plus, des questions, sur mon énigme fondatrice qui aurait gagné en légèreté à être partagée. Mais je ne te le reproche pas, parce que pour le reste tu as tout fait, tout, pour m'apprendre un peu la simplicité. Et Dieu sait que ce n'était pas gagné d'avance.

\*

16 juin 1995

*Papa,*

*C'est drôle, écrire ça, papa.*

J'étais une enfant fragile avec du front tout le tour de la tête.

*C'est la fête des pères. Comme chaque année la professeure nous a demandé d'écrire à notre père. Pour la première fois c'est vraiment à toi, papa, que je vais essayer d'écrire. Pas à un père inventé qui a changé selon les années. Même si je te connais pas, même si je sais pas ton nom, c'est à toi, aujourd'hui, que je vais m'adresser. Quand j'ai dit à madame Claudette que je voulais écrire à mon père à qui je parle pas, elle m'a demandé d'expliquer pourquoi c'était comme ça. Et je pense que je vais commencer par ça : pourquoi c'est comme ça, papa?*

Si je ne veux pas d'enfant, c'est pour éviter ces questions-là.

*Devant les autres, parce qu'il a fallu m'expliquer devant les autres, j'ai fait semblant que vous étiez divorcés. C'était plus simple. Déjà que personne me parle, déjà que je me lance toutes ces balles de neige toute seule, déjà que l'habit de neige rouge vin que maman est allée chercher à l'église a fait rire de moi tout l'hiver, « divorcés », c'était plus simple.*

*Mais pourquoi il a fallu mentir, papa? Je t'écris pour savoir ça aussi. J'ai décidé d'arrêter de mentir et de vraiment t'écrire à toi, sauf que je peux même pas dire le début d'une vérité. « Je connais pas mon père et ma mère a changé d'histoire trop de fois pour que je sache son nom », ça passe pas. À moins que ce soit moi? À moins*

*que ça passe? Je me trompe souvent sur ce qui passe ou pas. Est-ce que c'est comme ça aussi pour toi, papa?*

Parce qu'il n'existait pas encore, j'ai pu lui demander ce qui ne se demandait pas et qui se résume au fond à ça : « Est-ce que ça pourrait être plus simple, pour une fois? »

*En tout cas, là, je dois t'écrire. Papa, papa, papa, papa.*

C'était un mot imprononçable. J'ai dû l'écrire mille fois pour le faire un peu résonner. Ça a marché, je l'ai entendu de plus en plus fort, jusqu'à ce qu'il prenne toute la place, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que lui, *papa. P-a-pa*, mais sans lumière. Tragique.

*Là, pour tout de suite, c'est ce qu'on attend de moi, t'écrire. Toi, attends-tu quelque chose de moi? Moi, j'attends rien de toi. J'ai même appris à rien attendre de maman. J'ai douze ans et je peux pas croire ma mère quand elle parle de mon père.*

*Bonne fête des pères, papa!*

*Judith*

C'est chaque fois de plus en plus étrange, la lecture de cette première lettre à mon père. Si je n'ignorais pas qu'elle ne serait jamais envoyée (et où?), ni reçue (par qui?), je n'avais pas pensé que Claudette, qui avait un net penchant pour les petites filles bancales, la lirait, elle, et que je ne m'en sortirais pas sans explications — « C'est ça, dis-le donc, que je suis la pire mère du monde! Dis-le donc, que tu m'aimes pas! »

Je me rends compte que je suis entrée en littérature à travers ces lettres-là, par le chemin qui me mènerait jusqu'ici, et que je ne soupçonnais pas. C'était le meilleur moyen de mettre

un peu de lumière sur mon mystère. Beaucoup de choses ont changé — ma vie, comme toutes les autres, est une suite de petites fins du monde — mais il y a ça qui demeure : la force de tous ces mots qui m'ont portée jusqu'à aujourd'hui, la force surtout de quatre lettres, d'un mot qui, répété, a frayé patiemment son passage vers le monde réel. Peux-tu comprendre ça ? Peux-tu comprendre que je t'ai quitté pour ça ?

\*

Dans l'espèce d'emportement qui seule oriente ma pensée, j'ai toujours trois marches d'avance sur la réalité. Chaque seuil est le lieu d'une mesure : les pas qui l'ont autrefois traversé sont tous comme subitement pesés, visibles, pendant que mes pas à moi, trois pauses devant les autres seuils de ma vie, traversent eux aussi le point dans l'espace qui me supporte à cet instant. Et c'est avec fébrilité que je ne peux m'empêcher de toujours chercher à deviner la teneur de ce qui m'attendra une fois la porte ouverte. Trois fois sur quatre, évidemment, je me plante. Mais c'est par devant, ou de côté, que je sais bien me regarder.

Quand ce jour-là, incertaine, je me suis retrouvée sur un escalier noble, mon escalier noble, blanc et ferré, au bout duquel m'attendait une porte de bois riche, ma porte de bois riche, presque noire et trop solide, j'ai compris que même quand les jours redeviendraient clairs avec la neige brune qui se déciderait à fondre, je ne pourrais pas vivre dans cet endroit-là. Trop propre, trop haut. Je suis encore marquée par les rues grises qui m'ont vue grandir, et je veux être de la ville et de la

pauvreté dans tout ce que ça peut vouloir dire de ruelles et de déménagements, de bars sur Ontario et de culot mal placé. Trois marches d'avance sur ma future porte, j'ai senti que je ne pourrais jamais trouver ma place dans cette rue boisée et bien élevée, qui n'a rien pour elle sauf une vue imprenable sur Québec, une fausse vieille ville fraîchement vitrée. Avant même de pouvoir toucher ma future porte, au seuil de laquelle je ne pouvais prévoir que de la solitude, de la grosse et lourde solitude, j'ai pressenti que ce que j'entamais là ne pouvait pas réussir. Puis, ça m'a prise, ça m'a soulevée et ça m'a recrachée au sol violemment, plus bas que le sol : *et j'avais choisi de vivre ça, plutôt que toi ?*

On avait une porte de métal blanche, un peu sale et un peu croche, et une sonnette à moitié arrachée. On n'avait rien qui marchait tout à fait. Mais trois marches d'avance devant chez nous, si je te savais là, ce que je ne pouvais pas prédire, c'était moi. Seulement moi, l'impétueuse. Toi, tu m'avais embrassée une fois pour toutes, tu m'avais accueillie. Tu pouvais éclairer mes combats et me donner le courage de les mener. Mieux, tu le faisais doucement, tendrement. Je n'étais même pas là pour toi, je n'ai jamais été là pour toi, trop débordée, trop effarouchée pour me donner, et tu me prenais quand même. Même si j'essayais — oui, j'ai essayé — de te pousser à bout, parce que ça ne se pouvait pas, quelqu'un qui *reste*, tu continuais de me regarder avancer, sans toujours me tenir la main parce que tu savais que je l'aurais refusée, en restant vraiment pas loin. Les yeux ouverts.

Seulement un jour moi j'ai choisi de fuir tes yeux rieurs, pour aller prendre le chemin du père, pas de l'amoureux. Je ne pouvais pas les deux. C'était comme ça, et il fallait que ce le soit, mais devant ma nouvelle porte de riche que même mon costume de fille raisonnable ne pouvait pas supporter, ça m'a frappée et ça m'a fait mal. J'avais quitté un espace où quelqu'un m'aimait et m'améliorait pour aller faire semblant d'aimer vite et bien fait un inconnu, somme toute, qui n'avait que je sache jamais tendu la main vers moi — avec la mère que j'ai eue, je ne peux jurer de rien. À ce moment-là, en tout cas, j'ai fait plus que regretter de t'avoir regardé me laisser partir doucement : j'ai décidé que l'amour pouvait aussi se gagner. J'ai décidé que lui n'avait pas mérité le mien, que je venais de t'enlever, et qu'il allait devoir me prouver qu'il valait la peine que je me donnais. J'ai décidé que je n'aimerais pas mon père, jusqu'à preuve du contraire.

\*

*14 juin 1996*

*Papa,*

*C'est la fête des pères et c'est notre anniversaire : ça fait un an que je t'ai écrit ma première lettre. Il y en a eu beaucoup d'autres depuis, des courtes, des longues, des belles, des tristes. Même si tu le sauras jamais, celle-ci est spéciale. C'est une date, les dates sont spéciales. Même si tu le sauras jamais.*

J'avais déjà tendance à me répéter. J'ai eu vite tendance à me répéter. Pour la musique, évidemment, mais surtout parce que,

avant toi, je n'ai jamais vraiment eu quelqu'un pour m'écouter. Moi seule pouvais m'écouter un peu à travers l'écho de mes propres mots.

*Tu sais quoi? J'ai envie de te le dire tout de suite, que je vais continuer à t'écrire, même si tu ne le sauras jamais. Mon père que je connais pas est devenu mon meilleur ami. Je me suis donné ce droit-là et je vais pas me l'enlever.*

*C'est bien, un ami qui donne rien, on lui doit rien.*

*Je te dois rien, rien du tout. Pas d'amour que tu me rendrais pas, pas de pensées ensoleillées pour que ton rhume guérisse plus vite. Je t'aime pas, papa. Je pourrais pas. Je saurais pas par où commencer. Même quand son nom s'est mis à exister, à résonner, et surtout quand il l'a fait très fort, je me rends compte que je suis restée fidèle à cette intuition-là : j'ai refusé de lui donner d'emblée l'amour facile qu'un père peut espérer. L'enfant que j'ai été ne pouvait pas manger son bol de *Sugar Crisps* sans s'excuser de le violenter, mais elle avait du mal à sourire en pensant aux êtres humains qu'elle devait apprendre à apprivoiser.*

*Des fois t'es un poète, qu'elle dit, un artiste un peu fou, solitaire et triste. D'autres fois t'as plein d'argent, t'es un architecte mégalomane qui a construit tous les immeubles de New York. Des fois t'es juste un sale con sans ambition qui a gâché sa vie et la mienne.*

Est-ce que je peux vraiment en vouloir à une mère qui m'a montré que l'inventé pouvait sauver le donné?

*Je t'aime pas, donc, mais j'haïs pas ça non plus. Ça fait plein d'histoires à me raconter le soir. Depuis un an je prends le temps de me les raconter, tes histoires, ou plutôt ses histoires, comme si*

*c'était les miennes. Est-ce qu'un jour tu vas me les raconter toi-même? Ça risque pas. Et de toute façon ce serait décevant. Est-ce que c'est comme ça aussi pour toi, papa? Est-ce que tu es souvent déçu quand les mots finissent par se faire entendre? Les bons jours, je me dis qu'avoir un père imaginaire, moitié rêvé, moitié avéré, ça aide à développer la faculté de s'émerveiller. Mais les moins bons jours sont englués dans un peu trop de réalité.*

*Allez, à bientôt, mon papa fabulé.*

*Judith*

Je ne sais pas quand la fracture s'est faite. Avec le temps en tout cas la faille est devenue tellement profonde qu'il est apparu impossible de continuer de jouer, de continuer de raconter, d'inventer. Tu m'as connue dans ce tourment-là, que je ne saurai jamais expliquer. Je pense que je méritais mieux que ça, et toi aussi, sans doute. Est-ce qu'un amoureux peut aimer encore sa belle même si pour jeter un peu de lumière sur un mot qui devait cesser de ne pas exister, elle a dû beaucoup l'abandonner?

\*

J'avais son nom. Et encore, j'avais des doutes.

Comment une mère peut-elle être lâche au point de choisir d'oublier sa propre histoire, au point de choisir de raconter à son enfant cent fictions différentes qui n'éclaircissent jamais rien? Pourquoi une mère met-elle quelqu'un au monde si c'est pour le garder dans la noirceur, dans un mystère superflu qui montre comme malveillantes les choses toujours presque immobiles qui pèsent déjà beaucoup? Pour être un arc tendu,



pour être humain, en somme, on doit avoir une tige solide. Pour un enfant étranger à l'idée même d'un réel fini, pour l'enfant que j'ai été du moins, quand les choses bougent et menacent constamment de s'effondrer, le pouvoir toxique du monde, son potentiel destructeur, est toujours à vue, craint parce que déjà éprouvé. Une mère qui force son enfant à ne jamais pouvoir regarder sans craindre est une mère dangereuse.

J'avais un nom, donc, et j'avais choisi de ne pas m'en approcher avant de pouvoir lui consacrer ma vie. C'est comme ça que j'ai toujours fonctionné : une chose à la fois, mais totalement. Est-ce que ça a été dur, écrire à des connaissances de la famille qui pourraient m'aider à le retrouver? Non. Je leur lançais un défi. Je ne me sentais pas fragile : j'allais vers ce qui m'était dû. Est-ce que ça a été dur, appeler au bureau que j'ai finalement pu rattacher à ce nom, me faire mettre en attente par une réceptionniste surprise par l'ampleur de ce que ça voulait dire, « j'aimerais avoir les coordonnées d'Alain, parce que c'est mon père, mais je ne lui ai jamais parlé »? Un peu plus. Mais ce qui a été dur, terrible en fait, c'est décider de ce que j'en ferais, de ces chiffres et de ces lettres qui ne semblaient pas appartenir à la réalité. J'avais été habituée au mystère : une mère dangereuse maintient sa fille dans l'illusion qu'elle ne saura jamais vivre ailleurs que dans la peur. Une fois la Grande Dame à l'origine de mon néant personnel partie, j'avais senti, j'avais subi la nécessité d'un peu plus de clarté. Mais est-ce que j'allais savoir survivre dans un univers dont les bases ne seraient plus aussi vaseuses? J'avais toujours habité le monde dans la perspective de sa métamorphose en pire. Est-ce que je saurais y vivre sous une lumière nouvelle?

Maintenant je sais que j'avais, d'avance, décidé que non. Parce que je l'ai salopée, cette lumière-là. Je l'ai salopée d'abord en te sacrifiant à elle, une nébuleuse, je t'ai laissé aller et je me suis retrouvée encore plus seule devant un mystère qui m'abimerait dans son rétrécissement; je t'ai perdu pour une dérive qui risquait de ne pas trouver son phare. Et puis je l'ai bêtement sabotée en ne lui donnant aucune chance. Je la laisserais me gagner si et seulement si cet être, cet homme, mon père, méritait mon amour. La lumière que je pouvais enfin jeter sur ma vie, je l'ai forcée à surgir sur le fond d'une absence, d'une déchirure, à se révéler à l'issue d'un combat. Il était temps que j'apprenne à distinguer le sentiment de mon existence de celui de ma souffrance. Mais ce n'était pas gagné d'avance.

\*

— Quoi?

— Excuse-moi, je pensais t'en avoir déjà parlé. Y'a rien là dans le fond mais...

— Rien là? Ben voyons, Alain! Tu dois être content! As-tu reçu une lettre, quelque chose?

— Ben non justement. Pourquoi elle a demandé mon adresse au bureau si c'était pour rien faire avec? Je l'avais comme oubliée, tu sais. Pis c'était plus simple de même.

— Oui mais là tu vas pouvoir la rencontrer! Je me souviens, au début — le temps passe vite — comment tu parlais d'elle... Ça avait été toute une affaire, avec sa mère. Je suis contente pour toi, moi. J'espère juste qu'elle m'en veut pas trop...

— Louise, si elle t'en veut, elle t'en voudra pas longtemps parce que je vais tout lui raconter. Mais y'a rien qui se passe, là, tu comprends? Je suis en attente. C'est fatigant.

C'était déjà assez compliqué... Avant je faisais tout pour faire rien pis j'y arrivais, presque. J'étais assis comme ça devant le foyer, et le temps passait. Je lisais en m'arrangeant pour oublier que j'étais aussi un corps qui lisait, et je lisais. Je marchais en m'arrangeant pour pas sentir que je marchais, et je marchais. Maintenant, va falloir que je réapprenne à marcher en oubliant que ma fille aussi marche quelque part et que c'est peut-être en pensant à moi. Va falloir que j'arrive à rester assis à rien faire en oubliant que ma fille aussi est peut-être assise à rien faire en pensant peut-être à moi.

Non. Rien faire, c'est écouter la maison parler, pis la maison qui parle, c'est ma fille que ça fait exister. Le frigo, par exemple, il ronronne pas, c'est pas ça, tout le monde dit ça mais ça ronronne pas un frigo, ça rugit. Le nôtre en tout cas. Pis le chauffage. On imagine que la chaleur ce serait quelque chose de rond, de rouge, de beau, mais en fait le chauffage c'est un petit fatigant, un petit nerveux qui pose tout le temps des questions stupides, « tic tic tic, tic tic tic, excusez-moi, j'me demandais, tic tic tic »... On est peut-être juste dus pour changer d'électros, aussi. Mais en tout cas ces bruits-là, c'est inquiétant, on peut se fier à rien. Et tout ce qui inquiète me ramène à ma seule vraie inquiétude, la seule qui compte au fond, celle qui prend toute la place et qui fait parler le chauffage : *est-ce que ma fille va m'aimer?* Est-ce que quelqu'un peut encore m'aimer? Je vais

lui écrire, tiens. Je dois lui écrire. Il faut que je prépare les mots que je dois savoir lui dire.

*Judith,  
Ma fille.*

Est-ce qu'elle a souvent pensé à moi, ma fille? J'espère que oui. Non, j'espère que non.

*J'apprends ces jours-ci que tu veux revenir à moi. Je t'attends. Ma vie c'est plus rien que ça, t'attendre, et il faut que je passe le temps, qui pesait déjà bien assez avant, donc je t'écris. Pour trouver les mots qu'il va falloir te dire, oui, mais surtout pour calmer ceux qui courent trop vite dans ma tête lente. Est-ce que je saurai t'expliquer combien les mots comptent pour moi? Est-ce que tu seras sensible à ça?*

*Je sais pas. Je connais rien de toi, parce que j'ai vite arrêté d'essayer de te traquer. J'ai été paresseux. J'ai été lâche. Je sais pas si ça peut être pardonné, et j'avais même arrêté d'y penser, mais maintenant que tu as ressurgi du passé — pourtant tu es là, dans le présent, là, c'est-à-dire partout — je suis obsédé : vas-tu pouvoir un jour m'aimer?*

Non. Même avec le bruit que font les mots, je sais pas si je vais encore pouvoir tolérer ça, ce faux silence-là, toutes les questions que je lui pose auxquelles elle répond pas. Moi qui ai tellement travaillé fort pour vivre dans le silence, moi qui achale tout le temps Louise pour qu'elle ferme sa maudite radio qui sert juste à brouiller ce que je m'entends à peine penser, je vais peut-être devoir recommencer à écouter de la musique, pour calmer la déferlante... De la musique! Ça fait des années que j'ai pas écouté de musique. Le corps s'oublie moins en écoutant. Et

je sais pas comment faire ça, entendre, juste entendre. En lisant c'est pas possible, et il y a juste lire qui rend les choses tolérables. Même ma voix dans ma tête devient tolérable quand c'est pas mes mots qu'elle dit. Et c'est encore pire avec les mots que je voudrais qu'elle entende, elle, Judith, ma fille. Mais quelle musique j'écoutais, donc? Mendelssohn, tiens, ça me remplaçait Mendelssohn, ça rattache au sol et ça touche au ciel, Mendelssohn. Mais est-ce que je peux écouter la musique d'avant, maintenant que ma fille s'en vient me retrouver? Non. Je peux plus faire les choses d'avant. Plus jamais rien va pouvoir être refait, répété, jamais. Bon. J'ai trouvé de quoi m'occuper. Réfléchir à la musique qui pourrait me sauver.

*T'es pas encore arrivée jusqu'à moi, même si t'as fait les premiers pas, et déjà, tu me forces à tout repenser, tout, de ma vie. Je vais me remettre à écouter de la musique! Grâce à toi absente je vais me remettre à choisir ma vie, parce que choisir sa musique c'est choisir sa vie, sa couleur, et il faut tout de suite que je te dise merci.*

— Ça va?

— Ça va aller. Y'a pas mal de trafic dans ma tête, là, avec tout ça.

— Veux-tu une tisane?

Veux-tu me dire ça sort d'où, ça, une tisane...

— Une tisane? J'ai-tu l'air d'un gars qui boit de la tisane?

— Je demande ça parce que je t'ai jamais vu gigoter autant dans ton fauteuil, c'est tout...

Ça te fait sourire, toi, que je gigote.

— Aussi bien t’habituer. Va falloir que je commence à m’activer, je pense.

*Je suis devenu un vieil homme lent, mou. Tout ce qui bouge me fait peur depuis longtemps. Ça a commencé avec Suzanne, ta mère, qui bougeait beaucoup trop pour moi, puis ça s’est aggravé. Sauf que tout bouge, depuis que je sais que t’es en route vers moi au moins dans ta tête. Je dois apprivoiser ce mouvement-là, que j’avais oublié. Je te connais pas, je sais rien de toi, mais pour moi t’es déjà un peu du côté de la vie, comme ta mère, la tempête, avec ses rires et ses cris. Tiens, de la musique qui s’agite, c’est une bonne idée. Faut exclure tout de suite la musique vocale. J’aimais beaucoup ça pourtant à une époque, quand je savais encore saisir une voix humaine sans faire marcher la mienne. La musique sacrée, ça pouvait vraiment me calmer. Des années complètes à écouter juste ça. Je faisais ça beaucoup, réécouter... Eh que ça faisait sacrer Suzanne! C’était peut-être pour ça aussi... C’est bizarre comment j’ai pu la détester, souverainement, pour me retrouver aujourd’hui complètement débordé par l’amour que j’ai pour sa fille, notre fille, que j’ai jamais rencontrée... En tout cas. Mais là je suis dans un moment déjà tellement grand, tout ce qui ressemble à du mystique risque de rien simplifier. Va falloir butiner, je pense, parce que si je tombe dans la reprise, je vais recommencer à m’entendre penser. Et il faut que je pense à l’après, aussi. Le silence après une musique qui a tout emporté, c’est lourd. Trop. Il faut une musique qui s’assoit pas mais qui court pas trop vite non plus, qui bouge juste assez pour que je la suive sans me sentir abandonné une fois qu’elle s’est arrêtée. Même agité, même effervescent, je suis cloué. En attendant.*

## Table des matières

Ce qui devait être dit	7
Ce qui a été dit	51
Ce qui peut se dire	83

